

rière qui suivent l'agent des sauvages d'un endroit à l'autre. Un meilleur plan à la réserve de Norway-House serait de confier l'argent à M. J. K. Macdonald, J.P., de Norway-House, un magistrat du district dans lequel il a visité plusieurs années et qui est bien connu de tous les sauvages. Ces derniers viendraient chercher leurs annuités sans perdre de temps et ne seraient pas exposés aux tentations de gaspiller l'agent.

À la Rivière Nelson, toute la population mâle s'occupe de chasse. Quelques-uns possèdent des jardins dans lequel ils cultivent des pommes de terre, mais la semence comme c'est l'ordinaire leur est fournie par la Compagnie de la Baie-d'Hudson. On peut dire que ces gens ne vivent presque entièrement que de chasse et de pêche. On rapporte qu'ordinairement ils vivent bien.

Au Lac Travers une grande proportion des gens s'occupent de chasse, bien que le poisson soit le principal article de nourriture, et ordinairement on en trouve en quantité suffisante.

Au Lac Fendu tous sont chasseurs. On compte principalement sur la venaison, car le poisson n'y est pas abondant. Un ou deux cultivent des pommes de terre. Le daim manque fréquemment et alors la désolation règne parmi la population. Dans ces circonstances, la Compagnie de la Baie-d'Hudson est la seule ressource qui reste.

Tout le monde chasse à Oxford-House, mais le pays se dépeuple d'animaux à fourrure. Pendant l'été, la population mâle adulte travaille toute entière pour la Compagnie de la Baie-d'Hudson, et transporte des marchandises de Norway-House pour son propre poste et ceux du voisinage. On y tue peu de daims et le poisson n'est pas très abondant. Des périodes de terrible détresse surviennent souvent. À ces époques, pour empêcher les gens de mourir de faim, les employés de la Baie-d'Hudson doivent réellement soutenir la population. On cultive quelques légumes, des pommes de terre principalement. Ces gens sont des enfants imprévoyants auxquels l'expérience n'apprend rien. Il n'y a pas au sud de la rivière Nelson un sauvage qui ne pourrait avoir un excellent jardin potager, si seulement il était industriel, persévérant et prévoyant.

Au Lac de Dieu, tous les sauvages sont chasseurs, et vivent de leur chasse et de la pêche. Il y a aussi là des périodes de misère pendant lesquelles la Compagnie de la Baie-d'Hudson doit donner les secours. Dans quelques jardins l'on cultive des pommes, mais sans succès. C'est ce que l'on m'a rapporté.

La population entière du Lac à l'Île se compose de chasseurs. Le daim, le poisson, les lièvres et la chair de tous les animaux à fourrures servent de nourriture. Personne ici n'essaye à cultiver le sol, sauf les employés de la Compagnie de la Baie-d'Hudson.

À tous les postes mentionnés plus haut, les adultes mâlés s'engagent sur les bateaux de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Ils aiment ce genre de travail, et travaillent tard de mêmes qu'à bonne heure dans la saison avec le plus grand cœur. Ce sont d'admirables *voyageurs*—en réalité, les meilleurs bateliers de leur genre dans le monde.

La partie est du district dont le centre est la Factorerie d'York, avec postes dépendants de Churchill, Lac à la Truite et la Rivière Severn, le nombre des blancs et des métis est d'à peu près cent. Il y a environ quinze cents sauvages, dont douze cents sont des Cris appartenant à la partie sud du pays. Il y a à peu près trois cents Chipweyans qui chassent jusqu'au nord de la rivière Churchill et visitent le Fort-Churchill. Les Esquimaux qui visitent Churchill sont au nombre d'à peu près deux cents, et l'on évalue qu'il y a à l'extrême nord environs six cents Esquimaux dispersés de la baie Repulse à l'île au Marbre. Tous les sauvages de cette partie du pays professent le christianisme.

Grâce à leur longs rapports avec les blancs les Cris ont atteint un certain degré de civilisation. Depuis deux siècles et quart ces gens et leurs ancêtres ont été en rapport avec les employés de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, en réalité il y avait beaucoup plus de vie et d'activité sur les bords ouest de la baie, à Churchill, York et plus au sud il y a deux cents ans qu'aujourd'hui. L'Angleterre et la France se disputaient le commerce des fourrures. Frontenac s'occupait aussi de ce pays, et lorsqu'il